

.....
Maria to her Sisters

In Portugal, all women are named Maria. Every little girl, at birth, is given a model of Woman to which she must conform all her life as faithfully as possible: the virgin mother. If she does not do this she will be called perverse and a prostitute, subject to imprisonment.

Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, and Maria Velho da Costa decided one day to refuse this imposed model, to denounce publicly the trap in which women are imprisoned. Writers, they got together to write a collective book, The New Portuguese Letters, which resembles nothing done before. Tragic and funny, violent and despairing, the book is composed of letters, poems and theoretical essays, testimony and fiction, the central theme of which the oppression of Portuguese patriarchal society and the cloister that it imposes on women: cloister of the convent, of the asylum, but also and above all the cloister of marriage and love. It is illusory to think that the oppression to which they bear witness, while carried to an extreme in Portugal, is specifically Portuguese. Most of the pages they have written are applicable to the situation of all women and thereby take on universal significance.

When the book appeared it was so successful that in a few days two-thirds of the printing was sold. A dangerous success, that quickly attracted the attention of the Portuguese political police. New Portuguese Letters was confiscated and banned. Its authors accused of committing an "outrage to public morality and propriety". Released on bail, they will be tried in Lisbon, in a closed courtroom. They risk from six months to two years in prison. At a time when in France we talk about the right to freedom of artistic expression, what can we do for them ?

In Lisbon and Porto intellectuals signed a petition asking that charges be dropped. In Portugal signing a petition is more than a simple formality.. it is an act of courage. Abroad in France and in the US, women are trying to organize an international movement of solidarity, hoping to put pressure on the authorities in Lisbon. It seems to us that the only contribution we can make is to publicize the ideas stifled by an openly fascist government.

For the first time in Portugal, women risk prison terms of 6 months to 2 years for having written a feminist book.

Three Portuguese women writers are going to be tried on July 3. They will surely be convicted if international public opinion does not manifest itself. The "criminals" are Maria Isabelle Barreno (2 novels), Maria Teresa Horta (9 books of poetry and 1 of fiction), and Maria Velho da Costa (1 collection of stories, 1 novel).

The crime: together they wrote a book of essays, poems and fiction entitled NEW PORTUGUESE LETTERS (Novas Cartas Portuguesas) considered "an outrage to morality and to the public morale" by the Portuguese authorities.

The book, conceived as a collective experience, describes the situation of three women who write, who work, and who have children. The theme of the book is the cloister: the convent; the madhouse; marriage. All women in Portugal are cloistered. There is no other choice. Subjects discussed in the book are passion, madness, rape, masturbation, the economic and political situation of women, pleasure, the father, abortion, suicide, loneliness, adultery, and forced motherhood.

After 2/3 of the first edition had been sold, the rest was seized and the book banned by the Portuguese Political Police (DGS). The Censorship Commission insisted that the regular police file an indictment in criminal court. The accused women were compelled to pay bail of 1,000 Escudos each (\$400--an enormous sum in Portugal) in order to remain free pending trial. The only indication that this incident constitutes another crime against freedom of expression is a petition signed by 30-40 literary critics and writers in Lisbon and Porto.

"Il n'y a pas de femmes libres, il y a des femmes livrées aux hommes".¹
(There are no free women, there are only women delivered up to men.)

"I say: enough. It is time to cry: enough. And form a block with our bodies."¹

YOUR HELP AND SUPPORT IS NEEDED NOW -- CONTACT

Ms. Silva
Boite Postale 6406
75216 Paris CEDEX 06

Signed: Women of N.O.W. (U.S. and Paris)
Women of M.L.F.
Women's Latin American Movement

¹ Quoted directly from New Portuguese Letters

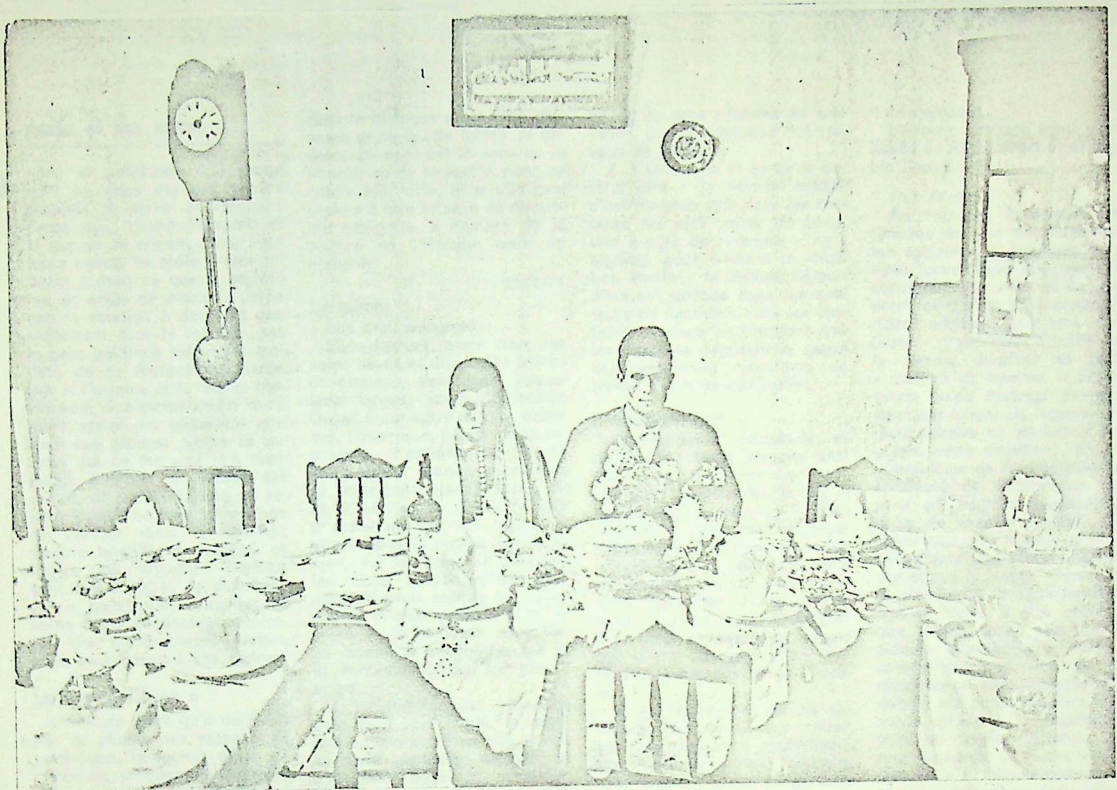
Continued: reproduced and translated from Politique Hebdo, 24 Mai 1973

No. 80

.....

One copy of the book has reached Paris- in Portuguese and not yet translated into French. We hope it will be translated soon, but the trial will take place even sooner and we have no time to wait. This is why with the help of Gilda Grillo, a Brazilian friend living in Paris, we have translated a few excerpts from the book. These show at least, what Portugal's government wants to reduce to silence: the revolt of women against oppression. Fascism needs submissive women.

- Evelyne Le Garrec- (author of French version
in Politique Hebdo)



Thomas Höpfer/Magnum

Maria à ses sœurs

Au Portugal, toutes les femmes se prénomment Maria. Ainsi, chaque petite fille, à sa naissance, reçoit-elle le modèle de femme auquel elle devra s'efforcer, toute sa vie durant, de se conformer le plus fidèlement possible : la vierge mère. A défaut, elle sera réputée perverse et putain, et passible de prison.

Maria Isabelle Barreno, Maria Teresa Horta et Maria Velho de Costa ont, un jour, décidé de refuser ce modèle imposé et de dénoncer publiquement le piège dans lequel il permet d'enfermer les femmes. Ecrivains, elles se sont réunies pour faire un livre collectif, *Les nouvelles lettres portugaises*, qui ne ressemble à rien de connu.

Tragique et drôle, violent, désespéré, il est composé de lettres, de poèmes, d'essais théoriques, de témoignages et de récits imaginaires, dont le thème central est l'oppression de la société patriarcale portugaise et la clôture qu'elle impose aux femmes. Clôture du couvent et de l'asile, mais aussi, et surtout, du mariage et de l'amour.

A sa parution, le livre connaît un tel succès qu'en quelques

jours les deux-tiers du tirage sont épuisés. Succès dangereux qui attire bien vite l'attention de la DGS, la police politique. Les *Nouvelles lettres* sont saisies et interdites. Ses auteurs, inculpés d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, laissées en liberté sous caution, seront jugées le mois prochain à Lisbonne. A huis-clos. Elles risquent de six mois à deux ans de prison.

A l'heure où, en France, on parle beaucoup du droit des artistes à la liberté d'expression, que pouvons-nous faire pour leur venir en aide ? A Lisbonne et Porto, des intellectuels ont signé des pétitions demandant la levée de leur inculpation. Au Portugal, signer une pétition est plus qu'une simple formalité : un acte de courage.

A l'étranger, en France et aux Etats-Unis notamment, des femmes s'efforcent de susciter un mouvement international de solidarité, dans l'espoir de faire pression sur les juges de Lisbonne. Il nous a semblé que, pour nous, la seule contribution que nous pouvions apporter à cette action de solidarité était de diffuser une pensée étouffée par un gouvernement ouvertement fasciste.

Un seul exemplaire du livre interdit est parvenu à Paris. Il est évidemment en portugais et non encore traduit en français. Il faut espérer qu'il le sera mais le procès est pour bientôt et nous n'avons pas le temps d'attendre cette traduction éventuelle. C'est pourquoi, avec l'aide de Gilda Grillo, une camarade brésilienne qui vit actuellement à Paris, et qui a en commun avec les inculpées bien plus que le langage, nous avons traduit quelques passages du livre. Nous vous les présentons ci-dessous. La traduction, hâtive et presque littérale, rend très mal compte des qualités du texte. Mais du moins montre-t-elle ce que le gouvernement portugais veut réduire au silence : la révolte des femmes contre l'oppression et leur appel à la lutte contre cette oppression.

Le fascisme a besoin de femmes soumises.

Evelyne Le Garrec

(*) Mais il serait illusoire de croire que l'oppression dont témoignent ces trois femmes, si elle est au Portugal portée au paroxysme, est spécifiquement portugaise. La plupart des pages qu'elles ont écrites s'appliquent à la situation de toutes les femmes et prennent, par là, une signification universelle.

interdites
et saisies au Portugal,
inédites
en France,
« les nouvelles lettres
portugaises ».

Mes sœurs

Mais qui peut la littérature ? Ou plutôt : que peuvent les mots ?

1/6/71

Les hommes

[...] Fragiles pourtant sont les hommes, avec leurs nostalgies, leurs peurs, leurs quêtes, leur volonté de puissance, leurs feintes docilités. Fragiles sont les hommes de ce pays de nostalgies et de peurs et de tristesses. Fragilité dans leurs tentatives diverses de déguisement : le défi aux taureaux en place publique, par exemple, les courses de voitures et la lutte corps à corps. O ! mon Portugal de mâles qui trompent leur impuissance : étalons, si mauvais amants, si pressés au lit, attentifs seulement à prouver leur virilité.

Inévitablement, on passe de l'amour à l'histoire et à la politique, et aux mythes qui recouvrent les circonstances histori-

maria et ses sœurs

ques et politiques (...) parce qu'il ne nous est pas encore possible de parler de l'amour ; parce que, quand l'homme et la femme se croient seuls avec leurs sexes, se mêle à leur relation à deux ce que la société fait et exige de chacun ; parce que la relation à deux, et pas seulement dans le mariage, est la base politique même du modèle de la répression ; parce que si l'homme et la femme parviennent à s'aimer seuls, avec leurs sexes, on considère que c'est une attaque contre la société qui ne les unit que pour mieux dominer, et Abélard est castré, et jamais Tristan ne rejoint Yseult, et tous les mythes de l'amour nous le donnent comme interdit et irréalisable, et toutes les histoires d'amour sont des histoires de suicides ; parce qu'on doit remonter le cours de la domination, démontrer ses circonstances historiques pour détruire ses racines.

La « guérillière »

J'entends alors qu'il ne suffit pas de penser aux rapports de production, la femme étant socialement productrice d'enfants et vendant sa force de travail à l'homme-patron. Ceci est une lecture exacte et nécessaire de la réalité mais elle ne rend pas compte de toute la réalité. Il faut cerner exactement le fond de la question, peut-être en remontant jusqu'à son origine historique que l'on a tellement voulu escamoter derrière la rengaine de la promotion féminine.

Mais à cette lecture, il faut ajouter celle de tous les systèmes de cristallisation culturelle qui sont venus soutenir, renforcer, justifier et amplifier la domination sur la femme (et pas seulement celle-ci), car un changement du régime économique et politique actuellement fondé sur cette domination, n'amènerait pas nécessairement la destruction de toutes les cristallisations culturelles qui font de la femme l'imbécile juridique, l'irresponsable sociale, l'homme castré, la chair, la pécheresse, Eve du serpent, le corps sans âme, la vierge-mère, la sorcière, la mère dévouée, le vampire de l'homme, la fée du foyer, un être humain stupide et honteux de son sexe, une chèvre (1) et un ange, etc, etc...

Et je me demande, j'ai déjà parlé de ça, si la guérillière qui lutte à côté de ses frères, dans la mesure où elle est guérillière et non productrice de fils, dans le renouveau de son sang, je me demande si elle est guérillière sans les angoisses du futur et à côté de ses véritables frères, ou si les racines de la traïson sont encore en ceux-ci,

dans le dialogue de la lutte présente et de la cité future. Je me demande quel est le sens de la liberté, ou de la survie, pour laquelle elle lutte, et si elle continuera à être le sexe de deuxième catégorie, à l'ombre de la culture de l'Homme avec un grand H.

23/4/71

Le père

Elle était perverse. Elle dormait toute nue, les seins libres et doux, très blancs et exposés, avec leurs mame-lons larges, roses, détendus. Quand il est entré dans la chambre, l'homme a hésité en la regardant fixement, endormie. Mais vite, il avance, silencieux, et lentement s'arrête près du lit, à hésiter de nouveau. Puis il étend une de ses mains, la glisse sous la courbe suave du sein, sur les hanches chaudes, les doigts crispés entrant déjà dans les poils satinés du pubis.

Il se courbe quand elle se réveille et la bâillonne avec force, brutal, la maintenant sur le lit, fermement, sous son propre corps.

(...) Indifférente, Mariana sent qu'il sort d'elle, la souillant de sperme. Puis elle le voit se lever, s'habiller en hâte et s'éloigner sans la regarder, muet tout le temps, même quand il la forçait, muet, même quand il la possédait, vaincue, effondrée dans la torpeur d'où elle ne veut plus sortir, jamais plus, à chaque instant plus profondément perdue.

« Tu dois quitter cette maison, dit-il d'une voix neutre, monotone, nous ne pouvons continuer à vivre tous ensemble dans la même maison après ce qui s'est passé. C'est toi qui as été coupable de tout. Tu sais bien que tu es coupable de tout. Je suis homme. Je suis homme et tu es provocante, perverse. Tu es perverse. Une fille sans honte, sans pudeur. Je ne veux plus te voir, tu me dégoûtes, tu me répugnes, tu me fais honte. Tu t'en apercevais, je sais que tu t'en apercevais, tu savais l'effet que tu me faisais. Je suis homme, putain !

— Bien sûr que je suis une putain. Tu peux être tranquille, Père, je suis une putain ».

« Grande chèvre ! lui a crié la mère, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte de la rue, s'agrippant au mur pour ne pas tomber. Grande chèvre ! »

23/4/71

Le travail

(...) On voit des femmes — et des noirs — travailler à la construction des routes et balayer les rues de la ville. Jusqu'à maintenant, on considérait que ces travaux n'étaient pas des travaux de femmes. Maintenant que les hommes — blancs — n'en veulent plus, par-

ce qu'ils sont pénibles et mal payés, ce sont devenus des travaux de femmes.

(...) Quand on lit ou qu'on entend dire « la femme aujourd'hui travaille déjà dans les secteurs les plus variés de l'activité à côté de l'homme », cela signifie, pour traduire la situation réelle : la femme aujourd'hui est utilisée dans les secteurs de l'activité, dans les professions, dans les fonctions que les hommes rejettent à cause des mauvaises conditions de travail et de rémunération.

L'avortement

Et l'érotisme, messieurs, et l'érotisme ? Dans presque tous les livres dits érotiques, qui abondent aujourd'hui, il n'y a pas de femmes libres, il y a des femmes livrées aux hommes. C'est cette libération que nous offrent les hommes : de repos du guerrier, nous voilà devenues dépouilles de la guerre. Morte pour avoir avorté à l'aide d'un pied de céleri la femme qui, il y a quelques jours, nettoyait les bureaux où je travaillais.

Et j'ai su après, par sa camarade de travail, que c'était son vingt-troisième avortement. Une de mes amies, médecin, m'a raconté, il y a longtemps, qu'à l'hôpital on traitait avec mépris les femmes qui entraient, l'utérus perforé, déchiré, abîmé par les tentatives d'avortements faites à la maison avec des aiguilles à tricoter, des bouts de bois, des trognons de choux, tout ce qui, à portée de main, est pénétrant et contondant, et que les curetages étaient faits sans anesthésie, avec un goût sadique, « pour qu'elles apprennent ». Apprendre quoi ? (...)

Après que l'on ait fait bifurquer, irrémédiablement, les destinées de l'homme et de la femme — mais quand, mais quand ? — sur la femme est tombée, en plus de toutes les angoisses existentielles et de toutes les répressions sociales communes à l'homme et à la femme, sur la femme est tombée l'angoisse de sa destinée biologique, comme un drame à elle et non comme une expérience dramatique de l'espèce... Et passent les couples d'amoureux, l'un irrémédiablement séparé de l'autre. Il n'y a pas d'amour à deux qui vaille la peine, car dans l'amour, la femme est à la limite extrême de la destinée angoissante, répressive et solitaire que la société a inventée pour elle. Qu'ont pu Roméo et Juliette ?

1/6/71

« Assez ! »

Je dis :

La femme adultère est encore lapidée à mort en Afghanistan et en Arabie Saoudite.

Je demande :

L'homme adultère est-il aussi lapidé en Afghanistan et en Arabie Saoudite ?

(...) Je dis :

Au Portugal, la plupart des femmes ne sont pas seulement les esclaves de l'homme, mais elles jouent avec allégresse et conviction leur rôle de femme-objet, et il n'est pas nécessaire d'être adultère pour être « lapidée », annihilée... Il suffit que la femme surgisse et parle « comme un homme ». Et, attendu qu'au Portugal l'avortement est illégal (la femme, toujours passive ici, ne lutant pas contre cette situation), et que le problème de l'avortement est escamoté de l'information des gens qui feignent d'ignorer ce qu'ils ne peuvent ignorer... Attendu que tout semble pour le mieux dans le meilleur des mondes et que la femme aime le rôle subalterne et secondaire où elle se limite à être mère et que, même quand elle est diplômée, elle choisit le mariage comme une profession, non rémunérée ou rémunérée pour le don de son corps, et alors nous avons affaire à la prostitution pure et simple... Attendu que tout se passe de façon « inoffensive » et bienfaisante, pour le contentement général, qu'est-ce qui nous reste, à nous, sinon d'entrer dans la lutte ?

Je demande :

Sœurs, combien de Ana ou de Mariana auront besoin d'être ressuscitées ? Et combien, encore vivantes, et mises à l'épreuve, accepteront d'être abêties, rendues faibles et fragiles, pour se conformer à la loi, aux convenances, à la croyance et à la religion ?

Je dis :

Refusons la duperie de l'aide masculine. Nous n'avons pas besoin d'aide ; ou, plus précisément, nous ne voulons pas accepter ce « cadeau » de Noël avec son bel emballage dissimulant la bombe qui, certainement, une fois de plus, nous exploserait entre les mains, comme toujours. Si c'est à nous de vouloir, ce sera à nous d'exiger.

Finissons-en avec les mystifications et les fausses pudeurs, écartons jusqu'au fond toute l'eau où nous nous noyons et nous nous noyons, sans jamais respirer.

Je dis :

Assez !

Il est temps de crier :

Assez !

Et de former un bloc avec nos corps.

(1) Traiter une femme de « chèvre » au Portugal revient à la traiter de putain.

PORTUGAL

THE BANNED MASTERPIECE

Three Portuguese women will soon go on trial because they wrote a masterpiece.

They are three: Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta and Maria Velho da Costa. Three mothers, whose names are murmured tenderly in Portugal. Together they have written a 400-page book, "Novas Cartas Portuguesas" (New Portuguese Letters). A masterpiece of Portuguese literature. Published in Lisbon last year, it was promptly confiscated by the political police. And banned. In a few weeks the three women will be brought to trial. For having published a "pornographic" book. The dictatorship's sad pretext.

"Novas Cartas Portuguesas" is in no way immoral or indecent. It is the cry of despair of three beings who denounce the condition of woman in Portugal, her abandonment, her revolt. "There are no free women, there are only women delivered up to men." To the police state, to obscurantism.

In this book, written in the form of letters and poems, the drama of the abandoned woman, her pains of love, the greyness of the days that pass, are expressed with a depth and beauty rarely equalled. "They wanted the three of us attentive, embroidering the days with the habit of silence, soft-spoken, tender." And this sentence: "How can the nun be changed without changing the convent?" Stone-female, these are the words that convey the situation of women in Portugal.

Maria Isabel, Maria Teresa and Maria have written a book in which the rhythm is constant, the pulse of life present in every turn of phrase. "Senhora, guardai-vos de vós que de vós só vos vem veneno; guardai-vos de vós que de vós me guardo e me afasto." Does it need to be translated? "Madam, guard you from yourself that from you may come only venom; guard you from yourself that protects and keeps me from you." The cloistered

Portugal: THE BANNED MASTERPIECE/2

nun writing to her lover, the anguished mother addressing her son lost in the African wars, the wife waiting in vain for the husband gone abroad to find work, the office worker who had twenty-three abortions, without anaesthesia "so she would learn". All the conditions of Portuguese woman, secluded, bitter, abandoned, who sees only sadness and shadows around her. And of Portugal, corseted today in dictatorship. And frozen in her past.

The weight of the ocean. "Men have always woven themselves and dreamed of extroverted forms; of that which stands tall, of that which tears through space. That is why they know nothing of wells and depths, know nothing of us. They tell us 'You are fluid' and do not know the rock that supports the weight of the ocean."

These New Portuguese Letters take up a tradition of 17th century feminine literature, that of Sister Mariana Alcoforado, born in the little Portuguese town of Beja, who wrote five passionate letters to the cavalryman de Chamilly which were printed under the title "Portuguese Letters".

Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta and Maria Velho da Costa must be saved. Their book is an overwhelming call for help.

PORTUGAL

Le chef-d'œuvre interdit

Trois Portugaises vont bientôt passer en jugement parce qu'elles ont écrit un chef-d'œuvre,

Elles sont trois : Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta et Maria Velho da Costa. Trois mères de famille, dont on murmure les noms avec tendresse au Portugal. Ensemble, elles ont écrit un ouvrage de 400 pages, « Novas Cartas Portuguesas ». Un chef-d'œuvre de la littérature portugaise. Édité à Lisbonne, l'année dernière, il a été aussitôt saisi par la police politique. Et interdit. Dans quelques semaines, les trois femmes seront traduites devant un tribunal. Pour avoir publié un livre « pornographique ». Triste prétexte de la dictature.

« Novas Cartas Portuguesas » n'a rien d'immoral ou d'indécent. C'est le cri de désespoir de trois êtres qui dénoncent la condition de la femme au Portugal, son abandon et ses révoltes. « Il n'y a pas de femmes libres, il n'y a que des femmes livrées aux hommes. » A l'Etat policier, à l'obscurantisme.

Dans ce livre, écrit sous forme de lettres et de poèmes, le drame de la femme abandonnée, ses douleurs d'amour, la grisaille des jours qui passent sont exprimés avec une profondeur, une beauté rarement égalées. « Ils nous voulaient les trois attentives à broder les jours avec maints silences d'habitude, maintes attitudes et paroles amènes. » Et cette phrase : « Comment changer la religieuse sans changer le couvent ? » *Pierre-Jemelle*, voilà les mots qui traduisent la condition de la femme au Portugal.

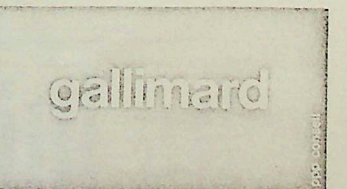
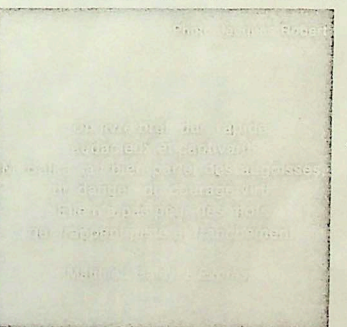
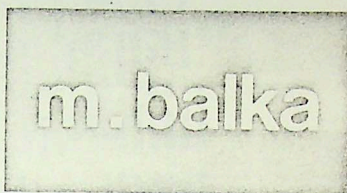
Maria Isabel, Maria Teresa et Maria ont écrit un livre où le rythme est constant, la pulsation de la vie présente dans chaque balancement de la phrase. « Senhora, guardai-vos de vós que de vós só vos vem veneno; guardai-vos de vós que de vós me guardo e me afasto. » Est-il besoin de traduire ? « Madame, gardez-vous de vous que de vous ne vienne que venin; gardez-vous de vous que de vous me garde et m'écarte. » C'est la religieuse cloîtrée qui écrit à son amant, la mère angoissée qui s'adresse à son fils perdu dans les guerres d'Afrique, l'épouse qui attend vainement le mari parti à l'étranger pour y travailler, l'employée qui s'est fait avorter vingt-trois fois, sans anesthésie, « pour qu'elle apprenne ». Toutes conditions de la femme portugaise, recluse, amère, abandonnée, qui ne voit autour d'elle que tristesse et ténèbres. Celles du Portugal, aujourd'hui corseté dans la dictature. Et figé dans son passé.

Le poids de l'océan. « Les hommes toujours se sont tissés et ont songé à ce qui est forme extrovertie; à ce qui se dresse; à ce qui déchire l'espace. Voilà pourquoi, des puits et des profondeurs rien ne savent, rien ne nous savent. Ils te disent « Tu es fluide » et ils ne connaissent pas la roche qui soutient le poids de l'océan. »

Ces « Nouvelles Lettres portugaises » reprennent une tradition de la littérature féminine du XVII^e siècle. Celle de sœur Mariana Alcoforado, née dans la petite ville portugaise de Beja, qui écrivit cinq lettres passionnées au chevalier de Chamilly, réunies sous le titre de « Lettres portugaises ».

Il faut sauver Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta et Maria Velho da Costa. Elles nous lancent un bouleversant appel.

EDOUARD BAILBY

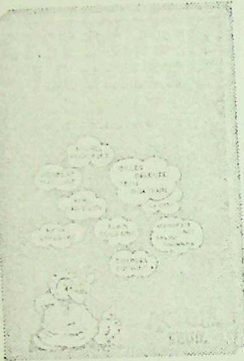


les succès de la semaine

TITRES	AUTEURS	ÉDITEURS	Classement précédent	Nbre de semaines de présence
1 Boy	Christine de Rivoyre	Grasset	1	7
2 Le Grand Secret	René Barjavel	Presses de la Cité	2	6
3 Un taxi mauve	Michel Déon	Gallimard	3	4
4 Enquête sur un crucifié	Jean Lartéguy	Flammarion	6	4
5 Le Braconnier de Dieu	René Fallet	Denoël	4	9
6 Le Jeu du souterrain	Françoise Mallet-Joris	Grasset	5	12
7 Le temps qui reste	Jean Daniel	Stock	—	1
8 Le Souffle de la guerre	Herman Wouk	Laffont	7	3
9 La nuit finira	Henri Frenay	Laffont	9	3
10 Enterre mon cœur	Dee Brown	Stock	10	7

Liste établie d'après les renseignements donnés par les libraires suivants : AIX-EN-PROVENCE : Lib. Couillard. — ANGERS : Lib. Pélier. — BESANÇON : Lib. Cêtre. — BORDEAUX : A l'Écritoire d'Or. — CAEN : Lib. La Rose des vents. — CLERMONT-FERRAND : Lib. Combes. — DIJON : Lib. Bazin. — GRENOBLE : Lib. Les Yeux fertiles. — LILLE : Le Furet du Nord. — LIMOGES : Lib. J.-P. Baradat. — LYON : Maison de la Presse ; Lib. La Proue. — MARSEILLE : Lib. Lafitte ; Lib. Maupetit. — MONTPELLIER : Lib. Sauramps. — NANCY : Lib. Schmitzberger. — NANTES : Lib. Coiffard. — NICE : Lib. Rudin. — PARIS : Au Printemps ; Lib. du Carrefour ; Gibert Jeune ; Les Libraires Fontaine ; Les Lib. L. ; Lib. de Paris ; Lib. Vernier ; Lib. de L'Express. — PERPIGNAN : Lib. Jans. — POITIERS : Lib. Bégnard. — REIMS : Lib. Michaud. — STRASBOURG : Lib. des Facultés ; La Mésange. — TOULON : Lib. Bonnaud. — TOULOUSE : Lib. Castela. — BRETAGNE : Les Librairies de la Cité. — BRUXELLES : Lib. Libris. — GENEVE : Lib. Naville-Rieu.

C'est demain la veille



Entretiens avec

Michel Foucault,
Herbert Marcuse,
Roel Van Duyn
Henri Lefebvre,
Jeannette Laot et
Fredo Krumnow,
La CFDT,
Gilles Deleuze et
Félix Guattari,
Alain Touraine...
et Charles Fourier

208 pages 20 F

SEUIL

A travers le monde

Bangladesh

- LE MAULANA BHASHANI, dirigeant du parti national Awami, qui est âgé de quatre-vingt-dix ans, a entamé mardi 15 mai à Dacca une grève de la faim illimitée pour protester contre la crise alimentaire qui sévit au Bangladesh et dont il tient le gouvernement pour responsable. — (A.F.P.)

Burundi

- LE BURUNDI a rompu, mercredi 16 mai, les relations diplomatiques avec Israël « à la suite de la tentative d'invasion dont il a été l'objet pendant le dernier week-end », a annoncé le radio ougandaise. Selon une déclaration du ministre des affaires étrangères du Burundi, citée par Radio-Kampala, les rebelles qui avaient pénétré en territoire burundais à partir de la Tanzanie et du Rwanda avaient bénéficié d'une aide d'Israël.

Le Burundi est le sixième pays africain qui rompt ses relations avec Israël après l'Ouganda, le Tchad, le Niger, le Mali et la République populaire du Congo. — (A.P. - Reuter.)

Maroc

- LE ROI HASSAN II a nommé mercredi 16 mai directeur du cabinet royal M. Abbas El Kaissi, ministre des affaires administratives et secrétaire général du gouvernement — poste auquel cette personnalité est remplacée par M. Mohamed Benyakhlef, — qui fait partie pour la première fois du gouvernement.

Agé de quarante-cinq ans, précédemment conseiller auprès du premier ministre, M. Benyakhlef, qui est originaire d'Oujda, a été avocat

au barreau de cette ville, puis magistrat à la Cour suprême dont il a occupé le siège de procureur général. — (Corresp.)

ONU

- LA CHINE POPULAIRE a été élue mercredi 16 mai, à Genève, au comité directeur de l'Organisation mondiale de la santé. — (Reuter.)

Pays-Bas

- M. LOOTS, ministre sud-africain du logement et de l'aménagement du territoire, devait faire, les 23 et 24 mai, un voyage d'information aux Pays-Bas. Le nouveau gouvernement hollandais, présidé par M. Den Uyl, a fait savoir au gouvernement sud-africain que cette visite devait être reportée en raison de la préparation de la déclaration gouvernementale. Les observateurs estiment que les raisons d'ordre pratique avancées ne sont qu'un prétexte et que le nouveau gouvernement socialiste, et surtout son ministre des affaires étrangères, M. Van Der Stoep, dont les positions contre l'apartheid sont connues, ont jugé inopportune cette visite d'un ministre sud-africain. — (Corresp.)

Portugal

- TROIS FEMMES ECRIVAINS, Isabel Barreno, Teresa Horta et Maria Velho da Costa, doivent comparaitre, en juin, devant un tribunal de Lisbonne et risquent des peines de prison. Elles ont écrit une œuvre collective, les *Nouvelles Lettres portugaises*, dans laquelle elles décrivent la vie de trois femmes qui travaillent et affrontent tous les problèmes de l'existence. La police politique a saisi l'ouvrage mis

en vente et les auteurs sont accusés « d'outage aux bonnes mœurs ». Des écrivains de Lisbonne et de Porto ont protesté dans une pétition contre cette « atteinte à la liberté d'expression ».

Rhodésie

- UN RHODESIEN DE RACE BLANCHE A ETE TUE, mardi 15 mai, par l'explosion d'une mine au passage de son véhicule dans une réserve d'animaux du nord-ouest du pays, près de la frontière avec la Zambie. C'est le dixième civil — dont sept blancs — tué en Rhodésie depuis la reprise des activités de guérilla en décembre dernier. — (Reuter.)

Union soviétique

- LA FINLANDE a signé le 16 mai à Moscou un accord de coopération avec le COMECON. Cet accord-cadre prévoit l'échange de statistiques et d'information dans le domaine de la recherche, ainsi qu'une standardisation des mesures, mais n'implique pas un accroissement immédiat des échanges entre la Finlande et les pays de l'Est. Une commission spéciale sera chargée de s'en occuper. Durant la cérémonie de signature, M. Fadeen, secrétaire général du Comecon, a affirmé que l'accord avec la Finlande servirait de base à ceux à conclure avec des pays non communistes. — (A.P., Reuter.)

Roumanie

- M. NICOLAS CEAUSESCU, président de la République et chef du parti communiste roumain, a été élu, mercredi 16 mai, président du Conseil suprême du développement économique et social, organisme qui remplace le conseil économique. —

dans le rapprochement de MM. Moro et Fanfani, éternels rivaux au sein du parti, mais qui semblent disposés à entreprendre de consert une politique de collaboration avec les socialistes. Au total, cette majorité réunirait 55 % des voix des délé-

JACQUES NOBÉCOURT.

DIPLOMATIE

AU CONSEIL DE L'EUROPE

L'ambassadeur des États-Unis à Paris a expliqué le projet de M. Kissinger

Strasbourg. — Les États-Unis ne veulent pas « faire la loi ». Le discours de M. Kissinger sur une nouvelle charte atlantique, « si on le lit en toute bonne foi, est un appel à la coopération de l'Europe et de l'Amérique pour la mise sur pied d'une association véritable et bien équilibrée ».

C'est ce qu'a affirmé, mercredi 16 mai, devant les parlementaires des dix-sept pays du Conseil de l'Europe, M. John Irwin, ambassadeur des États-Unis à Paris, qui parlait en tant que représentant personnel du secrétaire d'Etat, M. William Rogers.

Le diplomate américain a notamment contesté l'interprétation selon laquelle M. Kissinger aurait voulu voir l'Europe se borner à jouer un rôle régional, les États-Unis se réservant les problèmes mondiaux. En réalité, a-t-il dit, « M. Kissinger ne voulait que décrire la façon dont les choses semblent parfois se présenter, et non prescrire la façon dont nous aimerions qu'elles se déroulent effectivement ».

M. Irwin a, d'autre part, affirmé que les États-Unis ne cherchent pas à détruire la politique agricole de la Communauté, « élément indispensable de l'intégration européenne ». Toutefois, a-t-il dit, cette politique doit « tenir compte

des intérêts légitimes des autres ». Il a encore précisé qu'à Washington n'insiste pas pour que le dialogue Amérique-Europe revête la forme d'un « sommet », comme l'avait suggéré le secrétaire d'Etat.

Enfin, M. Irwin a affirmé que les États-Unis ne cherchent pas à utiliser la présence des troupes américaines en Europe comme une monnaie d'échange dans le domaine commercial et monétaire. Cependant on peut ignorer, a-t-il dit, « ce qui est incontestable : pour chacun de ces dix-sept pays, le potentiel militaire dépasse sans contredit, tout au moins en partie, de facteurs économiques politiques ».

Ce discours n'a pas convaincu tous les parlementaires européens. Certains, comme M. Ararès Degueldre (socialiste belge), rapporteur sur les relations économiques, et M. Edmond Nessler (U.D.R., France), ont critiqué l'approche américaine. « Les Américains ont l'air de découvrir leurs amis », s'est exclamé le député belge, « et propos de la question agricole. Pour sa part, le député français a fait une critique sévère du projet de M. Kissinger : « Les moyens d'équilibre et d'unité n'auront pas été trouvés à-t-il dit, en évitant l'inconvertibilité du dollar et la crise monétaire, « toute convention restera fragile ».

The following pages are a rough working draft of excerpts from Novas Cartas Portuguesas (New Portuguese Letters) published in Portugal; by Maria Isabel Barreno; Maria Teresa Horta and Maria Velho da Costa; prepared by Gilda Grillo and Faith Gillespie. After page 1 of the book; there are scattered sections chosen to display the literary style; and to touch certain themes that are developed in the book.

BECAUSE all literature is a long letter to an invisible other,
presently or possible, to one who ^{may} become a present or
or future passion that we may obliterate, or nourish,
or seek to find.

And it has already been said that it is not the object
that matters, but the intention; but above all it is the
passion.

And I say that it is not the passion that matters so
much, it is the intention; but above all, it is the
action.

It will not be necessary, therefore, to ask ourselves
what brings us together, whether what brings us to-
gether is the common passion of different actions, or
the common action of different passions.

BECAUSE we shall ask ourselves only, then, what manner of action

we shall do, whether from painful yearning, or from
revenge. Yes, without doubt, yearning is a form of
revenge, and revenge is a form of yearning. In both,
we seek for that which will ^{not} cause us to turn back,
we seek for that which will not cause us to destroy.
But passion is the force, and action is its meaning.

Only from our yearnings will we make a sisterhood,
a convent, Sister Mariana of the Five Letters, — in original, with
note?
Only from our revenge will we make an October, a May,
a new month to cover the calendar.

And out of ourselves, what will we do?

1/3/71

GG/FG

"You won," I say. So it is I who wins, and you who loses, for in trusting the victory, you neglect your vigilance over me, while I am examining you.

Coldly?

What other way have I to examine things or others: with all my passion? That passion nourished by the simple pleasure or pain that I am given to feel. ---Like this I seek to find you, to use you, to write you; but words are not links, nor bridges, nor knots to untie in the solitude of the living room.

In the livingroom you wanted the three of us, attentive, embroidering the days with the habit of silence, soft-spoken, tender. But whether here, or in the cloister of Beja, which we refused, we will calmly, or by storm, suddenly tear off our garments and mount life as if we were men, they say.

What will be left of us after this adventure?

Love was never so true as that love which I have invented:

This pleasure that I embrace if I embrace you, your fingers moving slowly on arms, on thighs, on breasts.---Ah, to what dizziness I give myself, and stay there. In what ripped scream I grapple and grow, I increase and grow, I go mad and if suffices me; or it suffices me not, and for this I invent you, reinvent you, make you and unmake you, to my sustenance.

Attention must be paid: the danger of wanting each other ~~///~~ or of rejecting each other. You man, owner, who rides me or intends to, and I who seem to follow you in this game, consenting to it, but in reality refusing it, already walking in labyrinths, others, in torrid summers, indeed on my own trajectories.

Because you are only interested in possessing me: I, your land, colony, your tree-shadow-program to calm the senses. Moreover, you want me cloistered in you, you my only convent, my only ambition, finally, my only desert.

"You won," I say. And you think: "I won," but you have lost.

64/69

The moment has come that our seed has generated, our spiral of between-words has become wide, and each one of us is leaving less out. Everything has been brought and revised in our assembly of three; and I come to bring you what I have been writing elsewhere, maybe everything about me, if I am capable, but it will be better if not, because the earth does not revolve or revolutionize by the written word: If I repeat myself in what I write, the effect will be the shallness of the written word and the fixity of ^{the} writing, because when I say "I come to bring you," I am above all attentive to that strength in me that has been transformed into ^{my} action, when it is for you, for our action. But since this is the final theme, I shall leave it now.

Inevitably---we pass from love to history and politics, and to the myths that clothe the historical and political circumstances, and you ask, "Is this a pact with the devil which you suggest?" It was not by chance, this question, ~~///~~ as it is not by chance that the devil is a black man, or red, ready to take feminine form in the dictionary of witchcraft; the devil is an angel who has fallen for having threatened the established superior order. We pass thus to the myths of the historical and ~~///~~ political circumstances, because it is not yet possible to speak of love; because in ~~///~~ the relationship of two, man and woman, finding themselves alone ^{and} in their sexes, there are imposed, unbidden, inescapably, the obligations and restrictions of the society; into a relationship of two, and not only in marriage, there exists the politically based model of oppression; because if a woman and a man love each other alone and in their sexes, soon this is known as an attack upon society that joins only in order to dominate, and Isolde is castrated, and Tristan never joins Isolde, and all the myths of love are given to us impeded and unrealized; and all the stories of love are stories of suicide; because we must return to the course of domination, we must dismantle its historical circumstances, to destroy its roots. I understand, therefore, that it is not enough to think in terms of the relationships of production, being the woman, socially, the producer of children and selling her work power to the man-boss. This is an exact and very necessary, but not total, reading of the reality; it is necessary to grasp the kernel of the question, maybe even in its historical origin, that is so distorted in the droning promotion of woman. For to this reading it is necessary to add all the systems of cultural crystallization that ~~///~~ still sustain, reinforce, justify and amplify this domination of woman (and not only this domination);

~~Wretched/evil/evil/evil/evil/evil/evil~~

because an alteration of the economic and political situation in which we now stand does not necessarily bring about the destruction of all the cultural crystalizations in which the woman is the legal idiot, the social irresponsible, the castrated man, the flesh, the sinner, Eve of the serpent, the body without soul, the virgin mother, the witch, abnegated devoted mother, the vampire of men, the fairy of the home, and a stupid human being, and very ashamed of her sex, the bitch^{*}, the angel, etc., etc. To come back to the dispersed enumeration of the crystalized faces of the woman; only when we can know how to line them up according to axes and vectors, will we be able to see the extent and profundity of that which hinders us all, women and men. Taking for example in one thread; the woman's body, where the hard sex of men is sucked and exhausted in the making of a son-treasure, the work of her body, the immortality ^{in the other} elsewhere--- body of a woman with its blood and cycles that tears itself in the body of another, the son, mystery of life and death, the scandal of a body much too close to nature, that man tries to dominate, fearing always its vengeance, fear of the body, body of perdition, fear of being castrated by it; man, erect and constructor, but who must have the woman to have sons, woman outlawed in what man rejects in his pragmatic choices, feminine intuition, the eternal feminine, vamp (ah woman, it is to buy you that I work for centuries, and make my laws, and you always flee from me), body self-possessed, land of men, flesh of his flesh, Adam's rib, man making himself the mother of the woman to reorganize her origins, starting from chaos, woman power of temptation and the pact with disorder, power and scandal, feeling man's guilt, its marginal critic, its negative image...it comes from far, our fear, ^{and our} ~~the~~ dictatorship, semi-divine portraits of our chiefs. In all this thread that I have hardly pulled, are soaked and mystified our politics, our ethics, our loves of two. Our loves of two, where men come to us after that horseback ride, present in their social image, destructive, bringing the emptiness that surrounds them, affirming themselves always against someone or something, erect not by themselves but through the force of opposition, always blind and always alone in their soliloquy before us, that substitutes for dialogue, with us, impossible; their emptiness says to us "my shadow of nothing," their fear says to us, "my root of everything;"

Will there come a time of love, where two love each other without seeing each in natural use and mutual abuse, and seek each other but for pleasure, and for pleasure alone, in giving and receiving.

99/FG

And of eroticism, gentlemen, ^{pass of eroticism:} In almost all books called erotic that are abundant today, il n'y a pas de femmes libres, il y a des femmes livrées aux hommes. This is the liberation men offer us, from the resting place of the warrior we come to be the remains of the war. And she died, for having done an abortion with a stick of celery, she died of septicemia, the woman that days ago cleaned the office where I work, and I heard later, through her friend, that it was her 23rd abortion. And I was told years ago by a friend of mine, a doctor, that in hospital beds, the women are despised and badly treated who come in with their uteruses perforated, shredded, wrecked by home attempts at abortion, with knitting needles, sticks of wood, stalks of kale, everything penetrating and head-edged found at hand, and their uteruses are scraped, coldly, without anesthesia, sadistically, "so they will learn." Learn what? with lightning?! Learn that upon them falls, masked as the fatality of destiny, the contradiction that society created between fecundity---demanded---of the woman's womb, and the place---denied---for children? Since the destiny of man and woman has been divided into two branches---but until when, until when?---upon the woman has fallen, besides all the existential anguish and all the social repressions that are common to both man and woman, upon her has fallen the anguish of her biological destiny, which makes her drama no longer the dramatic experience of the species, and upon the woman ^X has fallen that her biological destiny becomes the instrument of repression in her individual drama. And lovers pass and we know them irredeemably distant, for there is no love of two that is worth it, in love, a woman stands in the anguishing extremity, in a repressive and solitary destiny that society invented for her. What could Romeo and Juliet do?

1/6/71

My sisters:

But what can literature do? Or, what can words do?

1/6/71

GG/FG

CAUSE today I want to speak of cruelty.

(only of mine?)

Sisters, I want to speak of cruelty, of that which I use, day by day, even with myself, even as punishment, as a cloak. Serene cruelty, every day, in which I undress; with which I undress; I dress up, I proceed: with indifference, rigorous.

For all rigor before men will be insufficient and it is necessary to tell them this.

They will no longer take us like warriors took castles in victory, making them habitable not only with law, sword, but also with wine: their rigor is sufficient.

Woman, sustainer of man, his reflection, his land, his inherited estate.

They will accuse us of secret things, the three of us; we will frighten them in our refusal to be imprisoned. Falcons will light, although chained to our gloves, defended in our covered hands.

(Did I not say today I could speak of cruelty?)

A man lives with me and causes me conflict, and I breathe, I even desire the pain of the vice (the love), never allowing him to direct me, distract me, destroy me.

's mothers?

We three: mothers of men and not of rivers, nor of stones, nor of women.

Responsibilities we have and we know, to not bring up pansies or sailors, for that matter, in a country historied and formed, a country owned by sailors, by navigators.

We will give them sons, yes, but generated by our wishes, by our delivrance, and never for self-affirmation or life work: we refuse to use them as bridges for our desires or distresses.

Fragile they are, even so, men in their yearnings, their fears, their arrogance, their false docility. Fragile they are in their various attempts at disguise: to challenge bulls in public squares, in their race cars, and their body-to body fights. Oh my Portugal, of machos, deceiving impotents, coverers, stallions, such bad lovers, so hurried in bed, only caring to show supremacy.

[We must be] Tougher, more cruel, more rigorous.

They will call us lesbians for this: they will have us as their women only in body but not in will, distasteful. We need men, but not these men.

GG/FG
2/11/11

THE FATHER

She was perverse:

She slept naked, her breast free and calm, very white, and exposed ^o ~~like her~~ ^{with the} nipples, large, rosy, relaxed.

During the day she walked around the house with her blouse unbuttoned and sat every whichway with the facts always intimated along her thighs, a suggestion between her legs of a soft darkness, half-hidden.

She was perverse:

She would lie on the sofa, her arms thrown over her head, and she would stay like that, smoothly, within reach, without evil, running her sharp tongue over her already moist lips.

She was perverse:

She was dark blond, downy-skinned, with eyes of a hard blue, always sleepy.

She was perverse:

She would wrap her arms around his neck, her breasts pressing against his chest, her warm breath like satin, ~~rubbing~~ rubbing his mouth softly as if her lips were numb with saliva.

She was perverse:

She would leave the door ajar, forgotten, while she undressed slowly, discovering her soft belly, thin shoulders, slowly in little movements, in secret sounds, and pacts with childhood.

She was perverse:

Her hair was always uncombed and warm with sleep when she absentmindedly kissed him goodmorning.

She was perverse:

She slept naked, her breast free and calm, very white, and exposed ^{with the} ~~like her~~ nipples, large, rosy, relaxed.

When the man entered the room, he hesitated, looking at her, staring at her in her sleep, but soon he advanced, silently, and quietly stopped beside the bed, hesitating again. Then he stretched out one hand, sliding it over the smooth curve of

simple... and since everything happens in this inoffensive and wellmeaning way to the satisfaction of everyone, what is left for us but to enter the battle?}}

(I ask:

Sisters, how many Anas or Marianas must still be resurrected or while alive be put to the test, idiotized, weak, fragile by law, convenience, belief, and religion?)

I say:

Let us refuse the fraudulence of masculine aid, we do not need it; or more precisely, we do ^{not} want to accept this Christmas "gift" with its beautiful wrapping that hides the bomb that, certainly, once more, will explode in our hands, as always. If it is we who want, it can only be we who demand.

Let us put an end to mystification and false modesty, let us break through to the bottom of the waters where we sink, and we sink without breathing, without breathing, ever.

(I ask:

Have we not come to the time to speak out, for example, about what we know to be true about our pleasure in bed, denouncing clearly the man's game that makes the myth of vaginal^o orgasm, accusing of frigidity the woman who complains that she doesn't reach the spasm through simple coitus? Unhappily falling into the trap of frigidity, the woman becomes again and once more, his captive, his inferior. Can we still keep still?)

I say:

And in spite of everything there will come those who will call the battle reactionary, the battle that will stretch on a long and strenuous path, that the Portuguese woman will have to endure alone with her weaker weapons. And there will come those who will attack, and from all sides will emerge knife points and splinters and upon our backs will fall nunes like stones; but whores or lesbians, we do not care what they call us, as long as the battle is fought, and not lost.

(I ask:

If no other alternative is given us but open warfare against a whole social

GG/EG

her breast, over the warm hips, sweet, the hard fingers already coming into her satin pubic hair.

He bends over her as she awakes, covers her mouth with his hand, strong, brutally, keeping her down, firmly, underneath his body now lying on top of her.

She was perverse:

Her laughter was free, thirsty, and she looked at people with a kind of intimacy; a maddening odor, spreading slowly, like a fruit, obsessive: obsessively, obsessively. Indifferent, Mariana feels him come out from inside her, dirtying her with sperm outside also. She sees him get up, get dressed in a hurry, and go away without looking at her, all the time mute, even when he had forced her, mute even when he had had her, surrendered, drowned in that torpor from which she wants never to emerge, each moment more deeply lost.

-----"You have to leave this house----" he said in a neutral monotone----"We cannot continue to live here together in the same house after what has happened. It is you who ~~are~~ guilty of everything, you know very well that it is you who ~~are~~ guilty of everything, I am a man; I am a man, and you are provocative, perverse, perverse. You are perverse. A woman without shame, without modesty. I never want to see you again, you disgust me, you make me sick to my stomach, you make me ashamed of you. You knew, I know you knew, you knew what you were doing to me. I am a man, my whore."

----"Of course I am a whore, you can rest assured, father, I am a whore."

----"Big bitch----" the mother called her as she walked toward the door to the street, gripping the walls to keep from falling.----

----"Bitch! Big bitch!"

23/4/71

GG/F9

My sister:

But what can literature do? Or, what can words do?

1/6/71

Text of honor or of interrogation, written by a woman named Juana

I say:

The adulterous woman is still stoned to death in Afghanistan and Saudi Arabia.

(I ask:

Is also the adulterous man stoned in Afghanistan or Saudi Arabia?)

I say:

Indirectly, in America, as in many other countries, the law protects a strange kind of "death penalty" applicable to women, ~~when they deny the~~ ^{to the} law the "control" of their own bodies, leading them thus to illegal abortions: "It is estimated that between two thousand and five thousand women die every year for this reason" in America.

(I ask:

What happens to the five thousand or two thousand men that ~~///~~ impregnate these two thousand or five thousand women dead in America every year?)

I say:

In Portugal, the majority of women are not only and simply "slaves" of men, but act out, "cheerfully," with conviction, their role of woman-object, and it is not necessary to be adulterous to be "stoned," to be annihilated...It is enough that she emerges and speaks as "a man." And since abortion/ is also illegal in Portugal (the woman here, not objecting, is always passive), and knowledge of abortion is distorted through information received by people who pretend to ignore what can no longer be ignored...nd since everything seems to be fine, and the woman seems to like her secondary and subordinate role where she limits herself to motherhood and even when highly educated chooses marriage as if it were a profession, unremunerated, or remunerated through the giving of her own body and thus we come to prostitution pure and

system which we refuse at base, and if we must destroy everything, including, if necessary, our own homes, will we turn back?

* * * * *

I say:

Enough.

It is time to cry: enough.

And form a block with our bodies.

7/7/71

GG/FG

MARIANA's LAMENT

They take me for taken
within me I give up
my breast and my convent
for nothing

in absence I walk
so absent I walk

They take for nun
conforming, conformed
I inhabit the habit
by habit

in absence I walk
so absent I walk

By law I'm a prisoner
so well placed in donation
I continue to keep myself free

in absence I walk
so absent I walk

They said I would die
if I loved by myself
and they threaten me still with my sin

in absence I walk
so absent I walk

Now all I have left are the days
I have lost
and the cloister I have not destroyed

in absence I walk
so absent I walk

GG/FG